

TRADUCTEUR AU TRAVAIL

Quand l'idée nous est venue de demander un entretien à un traducteur chevronné d'un « petit » domaine linguistique, nous avons tout de suite pensé à Mireille Robin, qui poursuit depuis trente ans un travail de traduction de littératures écrites en serbe, croate, bosniaque, monténégrin. Elle a reçu TransLittérature dans sa maison de Bretagne, au cœur d'un bourg où elle a choisi de s'installer pour travailler.

Mireille Robin

TransLittérature : *Comment es-tu venue à la traduction, et comment as-tu choisi le domaine qui est le tien, celui de l'ancienne Yougoslavie ?*

Mireille Robin : L'envie m'en est venue très tôt, j'étais encore au lycée. Je m'étais sentie chez moi dans la langue et la littérature russes, un peu comme mon homonyme Armand Robin... Pourtant j'ai été vite infidèle au russe : en seconde, on m'a donné une correspondante yougoslave, et je suis allée en Yougoslavie. Mon bac passé, j'ai demandé et obtenu une bourse de neuf mois... et je suis restée sept ans.

J'avais épousé un poète yougoslave, et j'ai commencé, en collaboration avec lui, à traduire en serbe des poètes français pour des revues yougoslaves. J'ai aussi traduit des scénarios, fait des sous-titrages de films. Mais, avant même d'avoir pris des contacts avec des éditeurs français, je voulais traduire du serbe : j'avais, dès cette époque, éprouvé un véritable choc à la lecture d'un livre de Borislav Pekić, et j'avais la certitude qu'un jour, je devrais traduire cet auteur en français.

Je suis rentrée en France en 1974, et j'ai dû avant tout assurer ma vie matérielle. Il n'était pas question, à cette époque, de nourrir trois enfants avec des traductions du serbo-croate. J'ai donc dû faire tout autre chose. J'ai toutefois conservé la compétence linguistique en lisant beaucoup, en côtoyant des lecteurs serbes et croates à l'Université de Rennes.

Une douzaine d'années plus tard, en voyage en Yougoslavie, j'ai constaté que Pekić avait, entre temps, publié une quinzaine de livres, qu'aucun d'entre eux n'était traduit en français. Et je me suis mise au travail : je traduais le matin, avant d'aller au travail, de 4h à 7h. Cela a duré cinq ans.

Au départ, j'ai traduit en faisant le forcing auprès des éditeurs. Mon premier livre, je l'ai traduit sans contrat. C'était un livre de Pekić, que l'éditeur, Belfond, ne savait pas dans quelle catégorie mettre, et qui n'a jamais été publié : il s'est perdu dans les caves de l'éditeur, qui a fini par s'en débarrasser.

TL : *Parle-nous de Pekić. Était-ce encore un écrivain si obscur, en 1987 ?*

MR : Non, il était déjà reconnu comme un très grand écrivain en serbe, le grand écrivain de là-bas, mais Belfond avait décidé de jouer la carte Milovan Pavić. On se rappelle le succès fabriqué du *Dictionnaire Khazar*, démenti par le relatif insuccès des livres suivants. Belfond a dû reconnaître qu'il avait fait fausse route.

J'ai traduit à l'époque ceux qu'on appelait la « génération moyenne belgradoise », à laquelle appartenait, par exemple Danilo Kis, qui a percé beaucoup plus facilement en France puisqu'il y vivait, mais d'autres aussi, Dragoslav Mihailović, Slobodan Selenić, Filip David ; tous ont été, tôt ou tard, traduits en français. Un ou deux ans après, j'ai traduit des Croates, principalement des femmes, Slavenka Drakulić, Dubravka Ugrešić, Rada Iveković. C'est moi qui les ai découvertes : à l'époque, j'allais en Yougoslavie à peu près deux fois par an. On trouvait alors à Belgrade des livres publiés dans le pays tout entier, ce qui n'est plus le cas maintenant. À Sarajevo, on trouve des livres publiés à la fois en Serbie et en Croatie, mais ailleurs il en va tout autrement. Par la suite, Dubravka Ugrešić et quelques autres intellectuelles de Zagreb ont été obligées d'émigrer (on les a traitées de sorcières œuvrant contre la Croatie), et elles se sont éparpillées.

TL : *Quelles conséquences ont eu sur ton travail de traductrice la guerre et la partition du pays ?*

MR : Tout a changé énormément à partir de 1990 : il y a eu de la part des éditeurs d'ici une demande de textes en rapport avec l'actualité. Pour la plupart, ces livres n'avaient rien de littéraire. C'étaient des témoignages bruts, par exemple ceux des rescapés de Srebrenica, aussi bien de la colonne qui s'est dirigée vers Tuzla que du camp de Potocari. Des textes violents, difficiles à traduire. Les textes me sont souvent parvenus par Francis Bueb, bien avant qu'il devienne Directeur du Centre Culturel Français André Malraux, fondé en 1995 à Sarajevo.

TL : *Et les éditeurs français ?*

MR : Tant que la Yougoslavie a été au cœur de l'actualité, ils ont accepté volontiers. Puis ils en ont eu « assez de ces Bosniaques », assez des livres d'analyse politique toujours plus nombreux. Pendant quelques années, après 1995, plus personne n'a voulu en entendre parler. Ensuite, on est revenu à la littérature.

TL : *De nouveaux noms sont apparus ?*

MR : Pas aussitôt. Plusieurs auteurs, parmi ceux que j'avais traduits, étaient morts. Slobodan Selenić est mort en 1993, Borislav Pekić en 1992. D'autres étaient partis à l'étranger, se sont trouvés dispersés un peu partout dans le

monde. Je cherchais depuis longtemps à placer l'œuvre magistrale de Pekić, que partout on avait refusée. J'ai eu la chance qu'un petit éditeur, Agone, me demande *La Toison d'or*, et je me suis mise à traduire, à partir de 1989, à raison d'un livre par an à peu près.

TL : *La partition du pays a-t-elle eu des conséquences linguistiques notables pour ton travail ?*

MR : Non, pas vraiment. Quand l'auteur le demande, j'indique « traduit du serbo-croate » (c'est le cas pour Dubravka, qui y tient beaucoup). Mais je peux aussi bien indiquer « traduit du serbe », « du croate », « du bosniaque », « du monténégrin », si l'auteur le souhaite. Je n'impose rien. Cela a toujours été la même langue, avec de simples variantes. Les Croates ont cherché à s'éloigner un peu, en particulier en réactivant des archaïsmes, surtout dans la presse. Il nous faudra bientôt, disait un ami, un « dictionnaire croato-croate » !

TL : *Parlons, justement, des dictionnaires.*

MR : Là oui, la guerre a changé les choses. Avant, il y avait des dictionnaires communs. Maintenant, chacun a le sien. J'ai la chance d'avoir un bon dictionnaire croato-français, très riche (Jean Dayre, Mirko Deanović, Rudolf Maixner). Et je possède le « Dictionnaire des deux Matica », un excellent unilingue en six volumes. Deux institutions linguistiques, serbe et croate (Matica Srpska et Matica Hrvatska), s'étaient unies dans les années 1970 pour produire ce dictionnaire, qu'on ne retrouvera plus. Pour le bosniaque, j'ai un dictionnaire des turcismes, lui aussi très ancien, introuvable. Maintenant, j'ai des dictionnaires d'argot, argot de Sarajevo, argot de Belgrade. Je ne sais pas s'il y a eu un dictionnaire d'argot de Zagreb. En passant par l'anglais, les ressources seraient peut-être un peu supérieures.

TL : *Internet ?*

MR : Indispensable. Pour *La Toison d'or*, je me demande comment j'aurais fait si j'avais eu à traduire le livre avant l'apparition d'Internet. Il aurait fallu des journées dans les bibliothèques françaises, sans garantie. Sur Internet, on trouve pratiquement tout. J'ai eu quelques échecs, en particulier sur des noms de lieux qui ont changé au fil des siècles. En dernier recours, j'ai fait appel à des amis de Belgrade. Mais les cartes de l'époque turque, qui étaient accessibles en 1970 quand Pekić a écrit le livre, ne sont plus consultables aujourd'hui. Une conséquence de la guerre.

TL : *Et la liste de l'ATLF ?*

MR : Précieuse, pour l'orthographe des noms transcrits en serbe dans l'original, pour les citations (si nombreuses chez Dubravka).

TL : *Tu viens de composer pour la revue Hopala ! un hors série passionnant sur la jeune littérature d'ex-Yougoslavie.*

MR : Oui, J'ai commencé à m'intéresser aux jeunes il y a déjà longtemps, pendant la guerre. J'ai traduit alors deux très jeunes auteurs, Vladimir Arsenijević, (*À fond de cale*, qui raconte sur un mode doux-amer la vie quotidienne de la jeunesse serbe, publié chez Plon), et Dusan Gojkov (*Passager clandestin*), qui est paru chez un petit éditeur de Toulouse, N&B. Quand en 2000, Francis Bueb a organisé à Sarajevo ses premières Rencontres Internationales du Livre, je lui ai soufflé qu'il existait partout des jeunes qui écrivaient, n'avaient jamais eu l'occasion de se rencontrer et pourtant étaient très proches littérairement. La rencontre a eu lieu. J'ai réuni les textes, mais sans parvenir à trouver un éditeur. Plus tard, quand *Hopala !* m'a proposé un hors série sur les littératures ex-yougoslaves, j'ai proposé de publier ces jeunes. Ils m'ont donné de nouveaux textes. Et maintenant, je cherche des éditeurs. L'un des plus jeunes, Ognjen Spahić, qui a écrit un roman qui se passe dans la dernière léproserie d'Europe, va être publié chez Gaïa.

TL : *La tonalité de ces textes est sombre.*

MR : Les littératures yougoslaves ont toujours été assez sombres, à quelques exceptions près (les œuvres de Dubravka Ugrešić d'avant la guerre, par exemple). Elles ne se sont libérées que très lentement des thèmes de la seconde guerre mondiale. Et les Balkans sont un lieu de guerre. Ces jeunes ont de 25 à 35 ans. Ceux qui ont 35 ans ont combattu (Asmir Kujović, par exemple, Senadin Musabegović), et ils parlent directement de la guerre. Les plus jeunes, qui ont grandi en temps de guerre, ont tendance à expatrier leurs sujets. Certains ont connu l'exil à cette époque (Veselin Gatalo) et, quoi qu'il en soit, tous ont des destinées bouleversées.

TL : *Tu traduis aussi du théâtre et de la poésie.*

MR : Traduire de la poésie est un besoin ancien, mais ne permet pas de gagner sa vie. J'ai toujours un chantier de poésie en route. La plupart du temps, c'est moi qui ai proposé les textes. J'ai eu la chance d'avoir, à Toulouse, les Éditions N&B qui aimaient tout ce que j'aimais et publiaient tout. Milodrag Pavlović m'a été commandé par les Éditions Circé : c'est un grand poète serbe, né en 1930, beaucoup traduit en anglais et en allemand, très peu en français dans les années 1960 et 70. Il a lui-même composé le recueil qui va paraître.

J'ai d'autres textes en attente, mais il est devenu très difficile de trouver des éditeurs pour la poésie. J'ai en portefeuille depuis plusieurs années un choix de poèmes d'Abdulah Sidran, j'ai peur que Sidran, qui n'est plus en très bonne forme, ne voie jamais ce livre paraître en français.

TL : *Et le théâtre ?*

MR : C'est venu grâce à la maison Antoine Vitez. Depuis quelques années, on sent un intérêt croissant pour le jeune théâtre de l'ex-Yougoslavie et pour les auteurs apparus après la guerre. La plus jeune a 24 ans, elle a écrit cinq pièces, toutes excellentes. Souvent ces pièces sont jouées d'abord à l'étranger, seulement ensuite dans leur pays d'origine. *La Femme-Bombe*, d'Ivana Sajko, a été jouée en Allemagne et en Australie, elle n'a pas encore été montée en Croatie. À Paris, un projet est en cours, dans une mise en scène de Milos Lazin. Certains auteurs ne trouvent pas preneur, pour des raisons politiques. Il y a eu un théâtre inspiré par la guerre. Aujourd'hui, les thèmes sont ceux du désespoir, de la mort, quelque chose de très noir.

TL : *Ton œuvre de traductrice est très vaste. Cela représente beaucoup de travail...*

MR : Je travaille tous les jours, en commençant assez tôt le matin, pour ne pas perdre mes heures les plus fécondes. Je vais directement à la meilleure version possible, sans trop réfléchir à la distance ou aux moyens mis en œuvre. J'essaie de faire en sorte que mon texte existe en français, c'est tout... En théâtre et en poésie, le mot à mot, ça n'existe pas !!! Quelquefois je suis obligée de mener de front plusieurs projets. En ce moment, par exemple, je traduis à la fois un livre de sciences humaines et une pièce de théâtre. J'ai plus de commandes qu'il ne m'en faut. Je fonctionne, en général, avec une année prévue à l'avance, et je sais qu'il y aura, en plus, des imprévus. Nous sommes très peu nombreux dans le domaine.

TL : *Cela signifie qu'il y a une demande du côté des éditeurs. Qui sont-ils ?*

MR : Ce sont aussi bien de grands éditeurs, Fayard, Laffont, Belfond, que des éditeurs plus petits. Le CNL accorde souvent des aides à la traduction. Chez Laffont, il y a eu longtemps une directrice de collection, Zofia Bobowicz, qui a beaucoup fait pour les littératures de l'Est. Récemment, j'ai été approchée par Gaïa Éditions, qui m'a demandé de servir des écrivains bosniaques. Autrefois, je faisais un énorme travail de proposition. Maintenant, j'ai beaucoup moins à le faire, d'autant plus que *La Toison d'or* de Pekić me prend la moitié de l'année, et que les commandes ne manquent pas. L'éloignement de Paris donne plus de temps pour le travail régulier. J'essaie de ne pas bouger plus d'une fois par mois, pour ne pas perdre le rythme...

TL : *Que sais-tu de tes lecteurs ?*

MR : Il existe un petit public régulier – en général des gens qui se sont investis dans les mouvements de protestation contre la guerre dans les années 90. Ceux-là, il m'arrive de les rencontrer. Mais cela représente peut-être une

centaine de personnes. Le plaisir est autre quand on rencontre un lecteur qui *a priori* n'a rien à voir avec l'ex-Yougoslavie, et qui a été amené à lire un livre par hasard... Mais cela arrive beaucoup plus rarement. Les littératures des pays issus de l'ex-Yougoslavie n'attirent pas, de toute façon, un gros lectorat. Font-ils peur parce qu'ils représentent un imbroglio trop compliqué ? Mais il faut œuvrer pour que les choses changent.

TL : *Le Prix Consécration Halpérine-Kaminsky a dû venir comme une confirmation du bien-fondé de tout ce travail...*

MR : Oui, ça recharge les batteries ! Tout récemment, un ami bordelais qui pratique les deux langues m'a dit que *La Toison d'or* se lisait mieux en français qu'en serbe... Voilà qui fait plaisir !

TL : *En somme, l'essentiel, pour toi, c'est la transmission.*

MR : C'est certain. Découvrir un texte, le faire connaître, exister en français.

Propos recueillis par Héléne Henry

Mireille Robin a traduit **Borislav Pekić** : *La Toison d'or* (Agone) [T1 de Kyr-Siméon (2003), T3 : Les profits de Kyr-Siméon (2004)], *L'homme qui mangeait la mort*, nouvelles, (Agone, 2005) ; **Dubravka Ugrešić** : *L'Offensive du roman-fleuve*, roman (Plon, collection Feux croisés, 1993), *Dans la gueule de la vie*, roman (Plon, Collection Feux croisés, 1997), *Le musée des redditions sans condition*, roman (Fayard, 2004), *Ceci n'est pas un livre*, essai (Fayard, 2005) ; **Dzevad Karahasan** : *L'âge du sable*, roman (Robert Laffont, 2000) ; **Velibor Colić** : *Mother Funker*, roman (Le Serpent à Plumes, 2000), *Perdido*, roman-roulette (Le Serpent à Plumes, Alphée, 2005) ; **Slavenka Drakulić** : *Je ne suis pas là*, roman (Belfond, 2002) ; **Miljenko Jergović** : *Le jardinier de Sarajevo*, roman (Actes Sud, 2004).

Pour le théâtre, elle a traduit du bosniaque **Almir Imsirević** : *Le Diable des Balkans* (l'Espace d'un Instant, 1998), *Si c'était un spectacle* (l'Espace d'un Instant, 2004) et du croate **Slobodan Snajder** : *La Dépouille du Serpent*, pièces en 13 séquences – 8 personnages et figurants (l'Espace d'un Instant, 2004).

En poésie, elle a traduit du bosniaque **Senadin Musabegović** : *Grandissement de la patrie* (N&B éditions) ; **Rajko Djurić** : *Malheur à ceux qui survivront au récit de notre mort* (N&B éditions) ; **Rajko Djurić**, **Bosko Tomasević** : *Les disciples d'Héphaïstos, suivi de Celan études* – et autres poèmes (Cahiers Bleus Libr. bleue, 1995).